

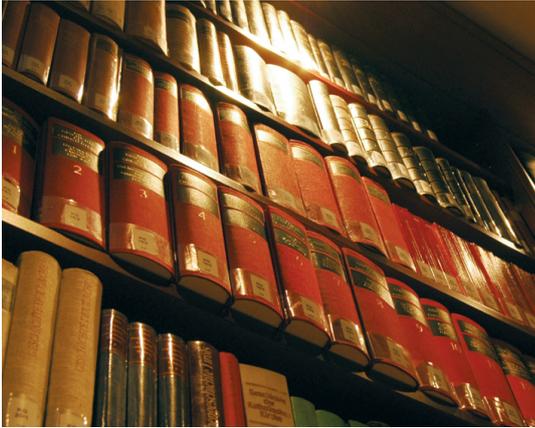
SIMIN PALAY

Sonnets et quatorzains

1902

Bibliothèque Universitaire de Salzburg: 1902

EOD – des millions de livres à portée de souris! Dans plus de 12 pays d'Europe !



Merci d'avoir choisi EOD !

Les bibliothèques européennes possèdent des millions de livres du XVe au XXe siècle. Tous ces livres sont désormais accessibles sous la forme d'eBooks – à portée de souris. Faites votre recherche dans le catalogue en ligne d'une des bibliothèques du réseau eBooks on Demand (EOD – livres électroniques à la demande) et commandez votre livre où que vous vous trouviez dans le monde – 24 heures par jour et 7 jours par semaine. Le livre sera numérisé et mis à votre disposition sous la forme d'un eBook.

Nous vous souhaitons une bonne utilisation de votre eBook EOD !

- * Bénéficiez de la mise en page originale du livre !
- * A l'aide d'un logiciel standard, lisez à l'écran votre eBook, zoomez sur une image, naviguez dans le livre.
- * *Utilisez la commande rechercher* :* Vous pouvez trouver un mot donné au sein du livre.
- * *Utilisez la commande Copier / coller* :* Copiez des images ou des parties du texte vers une autre application (par exemple vers un traitement de texte)
- *Non disponible dans tous les eBooks

Conditions générales d'utilisation

En utilisant le service EOD, vous acceptez les conditions générales d'utilisation établies par la bibliothèque qui possède le livre.

- * Conditions générales d'utilisation : <https://books2ebooks.eu/csp/fr/ubs/fr/agb.html>

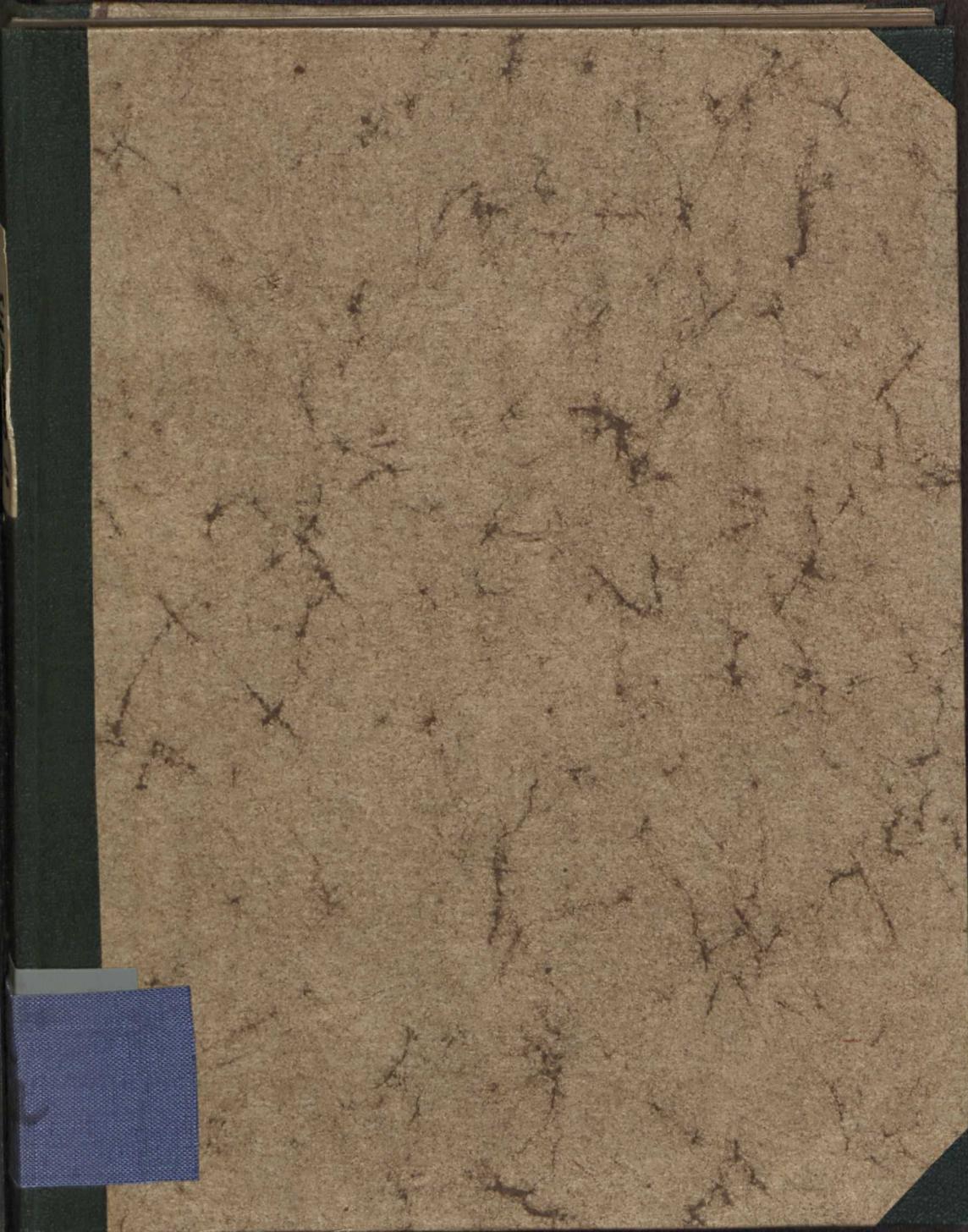
Souhaitez-vous avoir accès à d'autres eBooks?

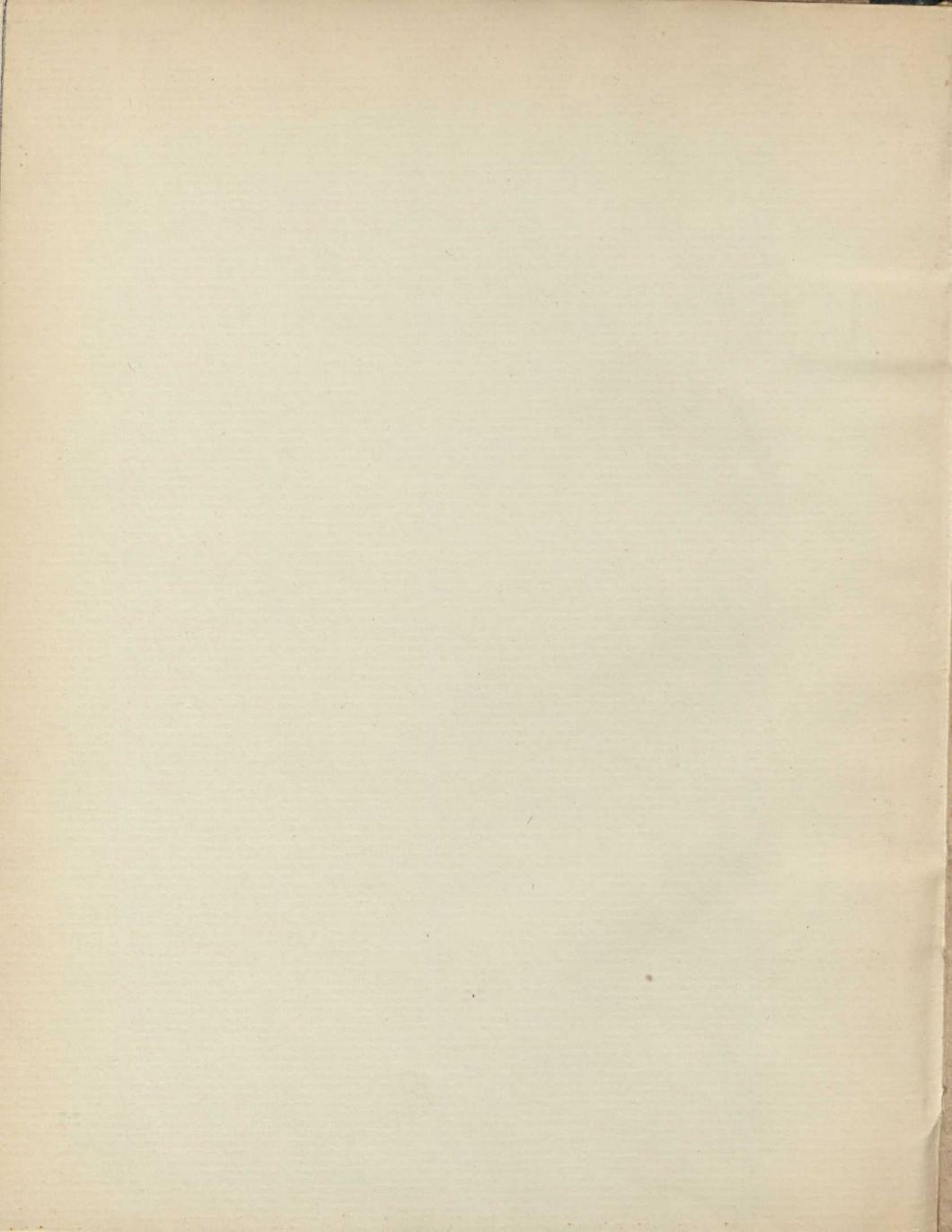
Plus de 40 bibliothèques dans 12 pays d'Europe offrent ce service.

Recherchez les ouvrages disponibles dans le cadre de ce service :

<https://search.books2ebooks.eu>

Vous trouverez plus d'informations à l'adresse suivante : <https://books2ebooks.eu>





SOUNETS È QUATOURZIS

BIBLIOTÈQUE de l'ESCOLE GASTOU FEBUS



DOU MEDICH AUTOU :

Bercels de yoennesse e Coundes (Tarbe 1899, en ço de Croharé),
u lib. (Acabad).

*Cansous ent'aus maynadyes, sus lous ayres lous mey couneguds en
Biarn è Gascogne.* (Pau 1900, en ço de Lescher-Moutoué)
u lib. dab musique. (5 sos).

En ma : Poémis — Tiatre.



BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE GASTON-FEBUS



DU MÊME AUTEUR :

Vers de Jeunesse et Contes (Tarbes 1899, Emile Croharé),
un vol. (Epuisé).

*Chansons pour les enfants, sur les airs les plus connus en Béarn et
en Gascogne* (Pau 1900, Lescher-Moutoué), un vol. avec
musique. (0 fr. 25).

En préparation : Poèmes — Théâtre.



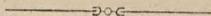
Qu'ey estad tirad d'aqueste liberot :

Douze eusemplaris sus papè de Hollande. (Réserbads).

Dus cents sus papè lulent, à quarante sos cad'u. Numeroutads.



Tres cents sus papè tindad, à vint sos cad'u.



Il a été tiré du présent livre :

Douze exemplaires sur papier de Hollande. (Réservés).

Deux cents sur papier de luxe, à 2 fr. l'ex. Numérotés.

Trois cents sur papier teinté, à 1 fr. l'ex.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

SIMIN PALAY

SOUNETS È QUATOURZIS

DAB LA TRADUCCIÒU FRANCESE DRET A DRET

Per L'ARTÈ DOU POURTAU

(Albert Darclanne)

E DEBANTEYADS PER UE LETTRE DE

FREDERIC MISTRAL



BIBLIOTHÈQUE DE L'ESCOLE GASTOU FEBUS

1902

(TOUTS DRETS RESERBADS)

Le pal

SIMIN PALAY

—

SONNETS ET QUATORZAINS

AVEC LA TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD

Par ALBERT DARCLANNE

(*L'Artè dou Pourtau*)

ET PRÉCÉDÉS D'UNE LETTRE DE

FREDERIC MISTRAL



INSTITUT FÜR ROMANISTIK
UNIVERSITÄT SALZBURG
INV. NR. 47618



BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE GASTON FEBUS

1902

—

(TOUS DROITS RÉSERVÉS)

UNIVERSITÄT SALZBURG
BIBLIOTHEK

UB SALZBURG



+DA33350009

[Handwritten signature]

SONNETS ET QUATORZAINS

A LA MIE MAY

A MA MÈRE



I

Aus mes Maynads.



QUOAN siats grans, maynads, que leyirat aço :
E n'ayat pas, au men, pòu que nad nou b'at raube :
Que soun lous mes bercets ; è lous bercets d'u praube
N'an pas, que sapiey you, pourtad yamey nad so.

E mey : que soun escriuts en ma lengue mayrane ;
— Lou bèt mounde qu'a pòu de la sabé parla —
Ne-b dèchi pas, labets, que chic, mes, sabiat pla
Que caytibe ent'aus auts 'ta you qu'ey bère è grane !

D'alhouns que l'èy aprese aus pots de la mama ;
Choys, en permou d'aco, que la debèt ayma,
Qu'ey la bouts d'aquet pèys oun l'amne e-s rebiscole

E reguilhe coum l'aure au hoec de l'eslampay...
E nou b'amucharan, arrés, en nade escole,
La gaymante cansou qui digou boste pay.



I

A mes Fils.



Quand vous aurez grandi, mes fils, vous lirez ceci ; — et n'ayez certes pas la crainte que nul vous le dérobe : — ce sont mes versets ; et les versets d'un miséreux — n'ont jamais, que je sache, rapporté des flots d'or.

En outre, ils sont écrits en ma langue ancestrale — que les riches vaniteux rougissent de connaître. — Ce vous est donc un maigre héritage ; mais, sachez bien que, quelque misérable qu'elle paraisse aux autres, ma langue maternelle m'est belle et grande entre toutes.

Et puis, je l'appris des lèvres de ma mère ; — et pour cela, mignons, vous la devez aimer : — C'est la voix du sol en laquelle l'âme se retrempe

et frissonne ainsi que le vent aux lueurs de l'éclair. — Et nul ne vous apprendra, jamais, en nulle école, — la chanson caline que chanta votre père.



II

Brinde.



BIELHE bouts dou me Biarn, ô ma lengue beroye,
Que t'aymi ! 'n permou qu'ès la cante qui-m yumpè,
O lengue dou bèt pèys oun èy sayad moun pè,
Qu'ès la so dou bi nouste è de la nouste broye !

Que flouréches lous pots arrouyengs de la toye,
Qu'arrides dens la bouts dou bielh qui-t chourrupè,
Lengue estiglante qui dou cèu blous s'escapè,
Flou de sourelh cadude à case, floc de yoye !

Parla dou pastouret qui ploure sas cansous,
Dou tatay esberid qui hè sauta boussous
E dou sourdat balent qui p'ou mounde e-t carreye,

Paraulis engali qui bribèyes tan dous
Et qui sàbes brouni coum brounech la mareye,
Que t'aymi ! illet de guerre è mèu dous aymadous !



II

Hymne.



Voix antique de mon Béarn, ô ma langue jolie, —
je t'aime ! car tu fus la chanson qui me berça —
langue du beau pays où mon pied s'essaya — sœur de
notre vin et de notre pain.

Tu fleuris les lèvres rouges des jeunes filles, — tu ris
dans la voix du vicillard qui, telle une liqueur, te but
à petites gorgées, — langue glorieuse essorée du ciel
pur, — fleur de soleil tombée chez nous, bouquet de joie !

Langage du berger qui pleure sa chanson, — du
joyeux bohème vide-bouteilles — et du soldat vaillant
qui te mène par le monde,

Verbe calin qui ruisselles si doux — et qui sais
retentir comme la mer déferle, — je t'aime, cri de
geurre et miel des amants !



III

A l'esguit dou die.



Lou bouè que s'a hica'd las culotes de li,
Lous esclops è la gran' camisole d'estoupe.
Qu'a 'sdeyoad dab u gran escudelad de soupe
E qu'ey partid darrè *Castagnole* è *Haubi*.

Per la plane, deya, que tranguen las esquires,
E las campanes que respounen en rampèu :
Qu'ey lou salud au die ! Enperdude p'ou cèu
La lausete que largue, au clâ, souns tirelires.

Lou bouè qu'a destacad l'aret de darrè-u bros.
P'ou soum qui s'esbaubech, esquissade à grans tros,
La brume que s'esliupe, enlusin la cantère,

E, l'agulhou 'n daban, ahoucan soun parelh,
Crouchid dessus l'aret qui 'sperisse la terre,
Lou bouè, tout en cantan, qu'entre dens lou sourelh !



III

A pointe d'aube.



Le bouvier a mis les culottes de lin, chaussé les sabots et passé l'ample sayon d'étoupe. Son repas du matin fait d'une abondante écuellée de soupe, il est parti à la suite de « Castagnole » et « Haubi ».*

Les cloches répondent aux sonnailles tintinabulant déjà par la plaine : C'est le saut au jour !... Invisible, l'alouette chante sa claire chanson par le ciel.

Le bouvier a détaché du char la houe. Vers les sommets qui se dévoilent, la brume, déchirée à larges pans, s'envole ce pendant que s'éclairent les abords.

Et, dirigeant de l'aiguillon son attelage, courbé sur la houe qui déchire le sol, le bouvier, chantant, va sous le soleil.



IV

La Guitare.



Qu'èy, en u clau penude, à case, ue guitare
Bielhe è querade, dab u gran manye esculptad
E dab trenes de flous en placadye aryentad.
Las cordes qu'an craquad è qu'ey mude bitare...

L'espagnòu qui l'abè que debou, pla soubent,
Yumpa lous souneys blus de las brunes maynades
En canta, debat las frinestes, serenades...
Que s'en soun, coum ço d'aute, anades dab lou bent...

Quoan s'icy bielh, gahan l'utis zounzouneyayre,
Qu'anerèy, cô 'sberid è l'oelh sercan en l'ayre,
Per las carrères, dab bercets de yoye aus pots;

Mes, n'atenderèy pas que nad ridèu e-s' lhèbe,
Ni que digtous beroys, dou sòum, e m' manden pots :
Que cântarèy enta la daune dou me Rèbe...



IV

La Guitare.



Suspendue à un clou, j'ai, dans ma maison, une guitare — vieille et vermoulue qu'orne un grand manche sculpté — et que plaquent des fleurs en guirlande d'argent. — Les cordes sont rompues et la voilà muette à cette heure.

L'espagnol qui fut son maître dût, bien souvent, — bercer les songes bleus des jeunes filles brunes — en chantant des sérénades sous les fenêtres... — Les chansons se sont dispersées dans le vent.

La vieillesse venue, l'instrument sonore aux mains, — le cœur joyeux et les yeux vers le ciel, — j'irai, par les chemins, des vers de joie aux lèvres;

mais je n'attendrai pas, emmi les rideaux soulevés, que des doigts jolis d'en haut m'adressent des baisers : je chanterai pour la maîtresse de mon Rêve !



Bouhémis.



P'ous camis proubassous, à las hores dourègues,
L'escabot de mourets qu'en ba, dret au sourelh,
A tout tour dou cariot oun s'eslene u parelh
Escarnad è grehous de magrilhasses yègues.

Despuch qui soun baduds que ban toustem atau :
Chens larè, chens patrie oun lou pè las s'estangue,
P'ou caumas, p'ou red-cru, per la proube ou la hangue,
E daban ets, yamey nou s'alande u pourtau.

Moun amne qu'ey coum lous bouhémis caminayres :
Que biatye, chens sabé quine bie seguech,
P'ous tucous, sus las mars, aus cèus engalinayres

Mes, qui sab si yamey, praube amne qui languench,
E troubara, partide au bent de.l'abenture,
L'oustau oun lou daran la pats è la pasture ?



Bohémiens.



Par les chemins poudreux, aux heures matinales, — la troupe des moricauds va, droit au soleil, — autour du char que s'ahanent à trainer, — écorchées et crasseuses, deux très maigres haridèles.

Depuis leur naissance, ils vont toujours pareillement, — sans foyer, sans patrie où le pied las s'arrête, — sous la chaleur torride ou par le froid cruel, dans la poussière ou dans la boue — et, jamais, devant eux, une porte ne s'ouvre.

Mon âme est semblable aux bohémiens marcheurs : — elle voyage, sans connaître la route suivie, — par les côteaues, sur les mers, dans les cieus trompeurs...

Mais, qui sait si, jamais, pauvre âme languissante — partie au vent de l'aventure, — elle abordera la maison où lui seront donnés le calme et l'apaisement de sa faim?



VI

Plouye d'Abriu.



D ou cèu blueng, oun blangs pipalhs de brum houleyen,
La plouye tèbe, à bèts layòus, sus lous coustous
E la ribère, en clas chourroutets qui riuleyen
Que cad, aubrin la berde eslasou dous broutous.

E, tan lèu que lous brums an hounud cabén l'ayre,
La prade que berdeye è la flou que s'aubrech,
Aus gourgueys trufandès dou merlou gay siulayre.
Ue bite nabère en tout que rebourech.

Soubent, dessus moun cô malau, la plouye tèbe
De mes larmes que cad à chourrots alandads
Mes yamey n'eslourech lou casau dou me Rèbe :

E lous Abrius que soun passads en armandads !...
Blangue Daune, bous qui sabét d'oun bien ma frèbe,
Oh ! sabiét ha flouri l'hort delid dou me Rèbe !



VI

Pluie d'Avril.



Du ciel bleu où folâtaient de blanches volutes de brume, — les intermittentes ondées de pluie tiède tombent sur les pentes — et sur la plaine, en claires gouttes qui ruissellent, — faisant éclater le vert gonflement des jeunes pousses.

Et, sitôt les nuées fondues par les airs, — la prairie verdoie et la fleur s'ouvre, — parmi les trilles guoguenards du merle gai siffleur. — Une nouvelle vie fermente au sein de tout.

Souvent, la pluie tiède de mes larmes tombe à flots sur mon cœur malade — mais sans jamais fleurir le jardin de mon Rêve :

Et cependant les Avrils s'essorèrent en foule !... —
Blanche dame, vous qui savez d'où vient ma fièvre, —
oh ! venez épanouir le jardin desséché de mon Rêve !...



VII

En Casse.



Lou sanglar, per debat lous càssous, que s'ahoune,
L'œelh bariad, lou mus bach, sentin la mourt darrè
Qui grayle au miey dous brams de la mute qui roune ;
Qu'ey fenid, que s'acule au mey proche terrè.

Lous câs que soun aquiù, tiran dus pams de lengue.
— Hardit ! Tayaut, Fanfar, anat-lou dounc serca !
Haut ! Fanfar, anem, dau ! — Gare au prumè qui bengue :
Las cachiles que soun prèstes enta trauca !

Rau ! u de descousud, de paternes à terre !
Lou herum qu'a puchante è terrible la herre
E tout, à l'entour d'et, qu'ey lèu esbousilhad,

Mes, heroutye, chens pòu de l'hòmi trayte è lache,
Prumè que lou patac sus lou cap ne-u s'esglache,
Daban la mourt qui bien que-s bôu esta quilhad !



VII

En Chasse.



Le sanglier s'enfonce sous les chênes, — l'épouvante aux yeux, la hure basse, sentant la mort après soi — hurler parmi les aboiements de la meute qui donne. -- C'est la fin : il s'accule au plus prochain talus.

Les chiens sont là, tirant la langue. — Hardi ! Tayaut ! Fanfare ! Allez donc le chercher. — En avant ! Fanfare ! donnez ! Gare au premier qui vient : — les bautoirs sont prêts à déchirer.

En voici un de décousu, de dos au sol ! — La machoire du fauve est puissante et terrible, — et tout, autour de lui, est rapidement dispersé.

Mais, farouche, sans peur de l'homme traître et lâche, — avant que l'avalanche des coups ne s'abatte sur sa tête, — devant la mort qui vient il veut être debout.



VIII

Arrays darrès.



COM l'ultime adichat balhad au qui s'en ba,
Lou sourelh, sus lou bec dous arbes qui tremoulen,
Que yete à l'armandad d'aurangles qui s'emboulen
U palle array, aban de las se desbroumba...

E lous auserous bruns, per lou cèu qui rouseye,
Que s'embriaguen d'ayre atebid, tan ensus
Qui da pòden, aban de gaha pou cap-sus
Lou cami d'eschebucs oun l'Insabud passeye.

Que diren, qu'esbariads dou pèys oun ban ana,
Qu'an à l'oelh lou desgrèu de nou pas mey tourna
Urpa-s au cabirou de la borde nadale,

E, qu'en permou d'aco que ban pou cèu bermelh,
Puyan tan haut qui-s pot, tan qui-us ne balhe l'ale,
Enta coèlhe poutous ahoegads au sourelh...



VIII

Derniers Rayons.



Tel l'ultime salut à qui s'en va, — le soleil, au départ des hirondelles massées, — jette sur la cime des arbres frissonnants — un pâle rayon, avant l'oubli...

Et les petits oiseaux bruns s'ennivrent d'air tiède, par le ciel rose, — s'essorant aussi haut que le permet leur aile, — avant de prendre pour là-bas, — la route de traverses où l'Inconnu chemine.

On dirait, qu'en l'épouvante du pays où tend leur vol, — ils ont le regret de ne plus revenir — se poser au chevron de la grange natale,

et que, par le ciel vermeil, — cela les pousse à monter aussi haut qu'il se peut, à tire d'aile, — pour cueillir des baisers enflammés au soleil.



IX

Abor.



L A plouye que cante
Sus la bitre blue;
Lou bent que s'espante
E ploure, la lue...

La hoelhe penèque
Que dèche l'arrame ;
Grayle, la cabèque
Per lou bos qui brame.

Lou bielh que tisoque,
Mentre qu'au cournè
La bielhote broque,

E que lou nenè,
Gahad en susmaute,
S'estuye à sa haute...



IX

Automne.

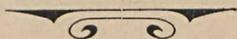


La pluie chante — contre la vitre, — le vent s'effare
et pleure, la lune...

La feuille pendante — se détache de la ramée, — la
chouette hulule — dans le mugissement des bois. —

Le vieillard tisonne — ce pendant qu'au coin de
l'âtre — la vieille tricote —

et que l'enfantelet, — en un sursaut de peur, — se
cache en son giron.





Bregnes Hèytes.



A PRESTAT-B'E, bous auts : qu'ey la hèste dou bi !
L'arrasim qu'ey bregnad; boeytat bostes carrées
Oun lou *rousiad* blound poutoue lou *croubi*,*
A la barre, gouyats ! qu'abet de bounes rées.

Las gaspes dens lou troulh que plouren. Haut ! prestit
E cantat drin ! Lou bi, debat lous pès qui houren,
Que bourech : à la barré ! engouère u segoutid !
Qu'aymi lous cascabets qui hèn lous gras quoa chourren.

Sies gauyous, bregnayre ! Au g'an, lou bi qu'ey bou !
Plée-t las esnasits de la horte sabou
Qui puye d'aquet troulh ou lous gouyats trepilhen,

Qu'ey la hèste dou bi ! Tien-te pla lou berret,
E pense, en béde atau chourra lou bi bourret,
Qu'au mounde arré nou bau lous pintous qui desquilhen ..



Vendanges achevées.



Tenez-vous prêts, vous autres ! C'est la fête du vin !
— Le raisin est vendangé ! Videz vos cuves où le grain
blond baise le grain vert ! — A la barre, les gars !
vos échines sont fortes !

Les grappes pleurent dans le pressoir. — En avant !
Pétrissez et chantez ! — Le vin fermente sous les
pieds foleurs. — A la barre ! Encore un effort ! —
J'aime le grésillement surgi du vin qui gicle.

Sois joyeux, vendangeur, le vin est bon cette année !
— Emplis tes narines de la forte saveur — qui monte
du pressoir où les gars trépigment !

C'est la fête du vin ! Affermis ton berret — et songe,
à voir ainsi sourdre le vin nouveau, — qu'au monde
rien ne vaut les bouteilles qu'on vide !



La Telaraque.



L'ARAGNE, en se yumpan, que tech sa telaraque
Dab patience, triscan de cap-sus à cap-bat,
Que l'essaye, è, quoaan bet lou tribalh acabad,
Que-s ba 'stuya 'n u glut qui s'arroundech en craque.

Dab ahide qu'espie. A bèts cops que s'y 'staque
U mousquit haubarèu partid lou cap en bat,
Mes, au moument d'urpa-u l'auyàmi s'ey saubad,
E l'aragne en soun glut s'en tourne, came flaque.

Atau medich, l'artiste en soun cerbèt que tech
La telaraque oun counde arrapa la pensade
Qui bién, coum lou mousquit, esboulata sou bech;

Que counde de la tiéne è que la bet passade...
Tout triste, que s'en tourne, u drinot aflaguid,
E qu'atend que lou bent porte u gn'aute mousquit.



La Toile d'Araignée.



En se berçant, l'araignée étend sa toile, — fil à fil, et la tisse de haut en bas. — Elle l'essaye et lorsqu'elle voit son travail achevé — elle se cache en un trou qui s'arrondit tel un coquillage.

Emplie d'espoir, elle guette. Parfois un moucheron folâtre parti la tête en bas s'y attache; — mais au moment d'être saisi, l'insecte s'est envolé, — et l'araignée, jambe affaiblie, revient en sa cachette.

Ainsi l'artiste, en son cerveau, tisse — la toile où se prendra la pensée — qui vient, pareille au moucheron, voleter vers la glu.

Il la croit tenir et la voit enfuie. — Triste, il s'en va, affaissé quelque peu, — attendant la venue d'un autre insecte dans le vent.



A la Noeyt.



O NOEYt, daune brune aus oelhs de lugra,
Qu'ey de cap à tu qui ba ma pregàrye,
Noeyt yumplante, noeyt pregoune qui 'sbàrye,
E 'n qui, lhèu, moun cô mourt s'adroumira.

Noeyt, reyne de pats è qui toustem ploures,
Qui cluques las flous, yelouse dou sou,
E qui 'nta tu soule e bos la cansou
Dou roussignoulet, fray de las amoures.

Dèche cade en you drin d'aquet array
Bergougous è blang doun la lue e-t bayle
Noeyt au darrè de qui lou bariad grayle

Que bos en per ? bam, demande, aco ray...
— Nou ! nou ! bè-t-en ! hoey ! noeyt male è heroutye :
Lou sourelh, aciu, que rousech la poutye...



XII

A la Nuit.



O nuit, maitresse brune aux yeux d'étoile — C'est vers toi que monte ma prière — Nuit berceuse, nuit profonde, nuit d'épouvante, — en laquelle mon cœur s'endormira peut-être ..

Nuit, reine de paix aux pleurs éternels, — qui, jalouse du soleil, refermes la fleur — et qui, pour toi seule, veux le chant — du rossignol, frère des mûres,

laisse tomber sur moi un lambeau du rayon — timide et blanc dont la lune te frôle, — ô Nuit après laquelle hurle le fou !

En revanche que veux-tu ? réclame ! il n'importe... Mais non, va-t-en ! fuis ! Va ! Nuit méchante et farouche : — Voici que le soleil flambe au sommet des collines !



XIII

Terre !



TERRE ! praube neurice enfamiade de tous !
Countre tu lous machants hilhastres qu'arrougagnen,
Entertan qu'ahanads à tas poupes mourgagnen,
N'audechen pas lous plagns qui graylen dens ta bouts.

E, quon l'eschalagas de touns plous e-s' barreye,
En chamucan; quon l'aure en loungs suspits yemech,
La houle de nabèt qu'arnegue è que boumech
Chens piatad ent'au pes que ta rée carreye.

Ah ! bèn ! que-t dau rasou d'ous castiga coum hès,
Aquets hilhs ahamiads doun la dent t'esperisse,
E de balha-us au bent coum u pugnad d'ahès.

E tous aquets hastiaus qui 'nulten la neurice
— Praube estadide au tesch alebad per l'affront —
Bèn ! que hès pla d'ous te glapa tous à d'arroun !



XIII

Terre !



Terre ! pauvre nourrice en proie à toutes les injures,
— les mauvais nourrissons grondent contre toi. —
Tandis qu'avidement ils mordent tes mamelles, — ils
restent sourds aux plaintes qui montent de ta voix.

Et quand l'averse de tes pleurs crève — parmi les
sanglots, lorsque le vent gémit en longs soupirs, —
la foule plus furieusement vomit l'injure — sans
apitoiement pour le faix qui pèse à ton échine.

Certes, j'applaudis au juste châtiment — de ces fils
affamés dont la dent te déchiquette, — à leurs cendres
jetées aux vents comme une poignée d'ordures.

Pauvre étiolée au front meurtri par les outrages, —
c'est justice que tu dévores, l'un après l'autre, — tous
ces ignobles insulteurs de la nourrice !



XIV

Andor.



LA superbe ciutat per lous Roumas quilhade
Sus la coste arrouyengue oun lou Mourou pourtè
Esglas è houeg è sang, adare qu'ey dalhade...
Lou bent qu'en esparrique en proube lou mourtè.

Quauque cop, ue esbruse, à l'acè de l'eschade,
Qu'eslambregueye quoan u houtyayre ey per 'quiu ;
Qu'a hurgad u cantèt de colone estrouchade,
Ou quauque tros qui 'sté l'estatue d'u diu.

Souls, è goaytan la plane, estuyads per las yèyres,
Dus pialas, doun la plouye arrougagne las pèyres
Que soubren è, gigants, que semblen dise au bouè

Qui passe : « Si lou reste e pouyrech debat terre,
Qu'èm dus cachaus plantads coum cau en boune herre ;
E si lous auts soun mourts sàbies qu'èm bius engouè !

(Au pè d'Andor *

St-Lezé 1901).



XIV

Andor.



La cité superbe, dressée par les Romains — sur le côteau rougeâtre où le More porta — l'horreur dans le sang et le feu, à cette heure est fauchée... — Le vent éparpilla ses ciments en poussière.

Parfois, sous l'acier de la bêche, une étincelle sùrgit — quand l'ouvrier pioche ce sol : — il a heurté un lambeau de colonne abattue — ou quelque débris qui fut la statue d'un dieu.

Seuls et surveillant la plaine, cachés par le lierre, — deux piliers dont la pluie ronge la pierre — restent debout, et, géants, semblent dire au bouvier qui passe :

« Si nos érecteurs s'écrasèrent sous la terre, — nous sommes deux défenses solidement plantées en mâchoire vigoureuse ; — et, si la ville est morte, sache que nous sommes vivants ! »

(Au pied d'Andor *
St-Lézer, 1901).



XV

Lous Hoeytius.



Vagus et profugus eris super terram.
(GENÈSE).

NABUCHODONOSOR qu'a destruid Juda.
Cabén la plane rousse oun lou sou brusle à houne
Lou sable, horbandid, lou Yudiu que s'en ba
Dab souns maynads, cercan u cout enta s'escoune.

Que s'estangue. Ue bat plée d'oumbre è de pats
Que s'aubrech daban ets, è lous oelhs que-us se gouhen...
Ue houn que s'enten qui yes en loungs glapads
E lous aureys choalins è perhumads que bouhen.

Malaye ! Souptemen que s'escurech lou cèu !
E lou bielh que s'abie, estoufan soun desgrèu,
Enta tourna segui lou sou doulourous biatye,

Coum en decha Juda, que ploure, lou Yudiu,
Qu'enten brouni sus et, engouè, l'etèrne auratye
E que clame : « Dechat passa l'Ire de Diu ! »



XV

Les Fugitifs.



Tu seras errant et fugitif sur la terre.
(GENÈSE).

Nabuchodonosor a détruit Juda. Par la plaine rousse où le soleil ard à fondre — le sable, le Juif exilé fuit — avec ses fils, à la recherche d'un recoin où se cacher.

Il s'arrête. Un val ombreux et paisible — s'ouvre devant eux, et leurs yeux se gonflent de larmes... — On entend le jaillissement d'une fontaine qui sourd à gros bouillons — parmi le souffle lent et parfumé des brises.

Malédiction ! Subitement le ciel s'obscurcit ! — Et le vieillard reprend, étouffant son regret, — le chemin douloureux de son voyage.

Ainsi qu'à l'heure où l'exil le chassait de Juda, le Juif pleure. — Et tandis qu'il entend gronder encore sur lui l'éternel orage, — il clame : « Laissez passer la Colère de Dieu ! »



XVI

La Mar.



L A mar sadoure que debèrs. Sus la pelade,
Maugrat que sie harte engouère dous praubas
Negads è doun ne he pas qu'ue engargalade,
Soun pot bèhi s'estire è que tourne sauba-s

Coum ue trahidoure. Adare, esparboulade,
Que bourrugle è, poussan, parrabis, parrabas,*
Sas andades, l'ue sus l'aute encabalade,
Qu'aprèste gluts de mourt ent'au prouchen repas.

Minyayre d'hòmis ! lous plous qui chens cès desglares
Aus oelhs bariads de las beudes è dous maynads
Que barolen dessus tas gramasses amares,

E ta bouts qu'a reclams dous malurous panads !
Quoan te yumpes tout dous, même, engouè que m'espantes
En permou, coum toustem, qu'ey à la mourt qui cantes !



XVI

La Mer.



La mer repue digère. Sur la plage, — bien que rassasiée des misérables — noyés et dont elle ne fit qu'une bouchée, — sa lèvre lippue s'avance et se retire traîtreusement.

A cette heure, elle brame, échevelée, et, poussant au hasard — ses vagues l'une par l'autre chevauchée — elle prépare des gouffres de mort pour son repas prochain.

Dévoreuse d'hommes ! Les pleurs dont tu mouilles sans cesse — les yeux éperdus des veuves et des fils — roulent sur ton écume amère

et le cri des malheureux saisis par toi sonne dans ta voix ! Tendrement berceuse, même, tu m'épouvantes encore, — car alors, comme toujours, tu hurles à la mort !



XVII

Herou.



QUOAN lou laurayre a pla baritad soun courrau
E pla trimad dessus la glebe hityassude,
Eschugan, d'u rebès de ma, soun tèsch qui sude,
Que mande ent'au cèu cla coum u mercès courau.

Que biu, après, lou cô baylad d'espòèr yumplayre
Puch, u brespe, lou cèu que barreye s'ous cams
Lou perigle è la grêle esglachayre, à grans brams
De bentorle... l'espòèr que hoey de cap-sus l'ayre,

E, bras caduds, banid, l'hòmi que ploure aqui !...
You, coum touts, qu'èy semiad à la gràci de Diu
Lou grâ blous de moun amne aus cams beroyd dou Rèbe,

You tabé qu'èy houtyad, qu'èy laurad, qu'èy rasclad
E sudad aygue è sang !... Quoan la semialhe lhèbe
Belhèu, que plourarèy daban moun be grelad...



XVII

Angoisse.



Lorsque le laboureur a soigneusement travaillé son domaine, — largement besogné sur la glèbe coriace, — essuyant d'un revers de main la sueur de son front, — il adresse vers le ciel clair comme un remerciement cordial.

Ensuite, il vit le cœur frôlé d'espérance berceuse. — Mais un soir, sur les champs, le ciel épand — le tonnerre et la grêle, parmi les hurlements du — vent... l'espoir fond par les airs ; — et, bras ballants, l'homme pleure, écrasé !

Comme la multitude, j'ai semé, — à la grâce de Dieu, le grain pur de mon âme — aux champs jolis du Rêve.

J'ai pioché, j'ai labouré, j'ai hersé, — j'ai sué sang et eau ! Quand la semaille germera — peut-être pleurerai-je sur ma moisson grêlée.



XVIII

Pregàrye.



Floc de liri ! May dou Segnou ! Luga 'stiglant !
Array de yoye qui 'nlusech la bie escura !
Bièrye qui pod bira lou perigle ruglant !
Dou praube mendicant qui ploure acès segure !...

Lou cap crouchid en bat è lous youlhs s'ous calhaus,
Lou malurous qui soy, boune May, que t'apère !
Qu'ès lou baume qui pod adouci lous sous blaus,
O Daune aus bras toustem oubèrts, en Tu qu'espère !

Reyne-lole, esplandide au celèste casau,
Dèche, à laryes pugnads, càde dou tou tesau
Lous flocs de gràci sus lou maynadot qui-t prègue !

Balhe-u, coum hes d'auts cops, lou benadit arram
Qui-u tirara dou gourg esbaryant oun se nègue,
Luts dous desesperads, Daune de Bèt-Arram !



XVIII

Prière.



Fleur de lys, Mère du Seigneur, Etoile éclatante, —
rayon de joie qui éclaire la voie obscure, — Vierge
qui peux détourner le tonnerre grondant, — Abri sûr
du pauvre malheureux en pleurs !

La tête inclinée, à genoux sur les gravats. — bonne
Mère ! le malheureux que je suis t'implore : — Tu es
le baume lénitif de ses blessures ! — O madone aux
bras toujours ouverts, en Toi j'espère !

Reine-fleur magnifiant le céleste jardin, — laisse à
larges poignées tomber de ton trésor — les bouquets
de grâces sur l'enfant qui te prie !

Donne-lui, ainsi que tu fis autrefois, le rameau béni
— qui le retirera du gouffre vertigineux en lequel il se
noie, — Lumière des désespérés, Patronne de Bethar-
ram !



XIX

Mourt Reyau.



Q^{UOAN} lou sou, drin à drin, sa courrude acabade,
S'ahoune au gran crusòu qui sanne au pè dou cèu,
Que semble que la Terre e s'espalme, è, ballèu,
Que diren que la bouts, cop sec, que l'ey raubade,

E sus tout que debare ue red de herou !...
Tout que-s' care : La noeyt que s'abie en l'Espace ;
U darrè sang-boutid sus las causes que passe,
E lou sou que s'apatse en u 'slam de berou !

Lou gran Rey, de la pourpre amantad, que s'abache ;
E lou halhòu, sus et, que s'esparte è s'esglache
Coum u rouye linçòu per lou hoeg counsumid,

Quoan, fier è cla, p'ous poeys ousmbrius è per las planes,
L'Anyelus dou sou-couc que trangue à las campanes
La cante de la glòri 'ntau Rey adroumid.



Mort Royal.



Alors que le soleil, sa course achevée, — s'abîme peu à peu dans le vaste foyer qui saigne au pied du ciel, — la Terre paraît se pâmer et bientôt sa voix semble subitement ravie.

Sur toutes choses passe comme une angoisse aiguë !... — Tout se tait : La nuit s'achemine en l'Espace ; — un ultime sanglot secoue la matière — et le soleil s'apaise en une flambée merveilleuse.

Le grand roi, drapé de pourpre, s'affaisse. — L'incendie s'échevelle et s'écrase sur lui, — tel un rouge linceul consumé par le feu,

quand, par les coteaux ombreux et par les plaines, — l'Angelus du soir, vibrant et clair, carillonne aux clochers — l'hymne de gloire en l'honneur du Roi endormi.



XX

En cami.

-*-

MANT u cop, au sou-couc, que-m' trôbi per dehore,
Quoan la Terre d'escu s'amante enta droumi,
Sus moun chibau d'acè qui brume lou cami,
Acoudilhad per la noeyt qui bién de lahore

E pourtan, pla soubent, que m'estangui, 'smabud,
Enta 'spia, per l'estrem, engriseyad de brume,
Lou bilatye apatsad doun quauque teytot hume
E que-m disi : Moun Diu ! nou pas abé sabud !...

Aquiu, lou bouè countent, la yournade acabade,
Lous pès sus lous landrès è l'assiete s'ous youlhs
Que parle dous à sa moulhè près d'et lhebade

En espian lous maynads qui 'npouriquen gaboulhs.
Qu'ey la pats benadide !... E, labets, que m'estùyi
Cap bach sus lou guidou, coum u pegot que hùyi.



XX

En chemin.



Parfois, quand la Terre se drape d'ombre pour dormir, le crépuscule me surprend au dehors, — sur mon cheval d'acier puissant coureur de routes, — poursuivi par la nuit qui vient du lointain.

Et pourtant, bien souvent, je m'arrête — pour jeter un regard sur le village, gris de brume, — où chaque toit fume dans la paix, — et je me dis : Mon Dieu, ne pas avoir su !...

Là, sa journée achevée, — les pieds sur les landiers et l'assiette sur les genoux, le bouvier content — parle tendrement à sa femme debout auprès de lui,

tandis que sous ses yeux les enfants érigent des épis de maïs en édifice. — C'est la paix bénie ! Alors je me cache — courbant ma tête sur le guidon, et je fuis comme un insensé.



XXI

Lou Clari.



QUE m'an dad u clari, lhèu de dus cents ans bielh,
U clari de pastou biarnés, en bouch soulide
E daurad, de tan qui l'a lecad lou sourelh.
Quoan lou yògui, lous yoens qu'an embeyes d'arride ;

En permou qu'a lous sous bielhots è caytibots
Coum u payri doun la bouts en canta behèle ;
Mes, you, que l'aymi hère atau ; quoan l'èy s'ous pots,
Que m'atràssi de tire, en lounque ribambèle,

Touts lous qui hè dansa lou me petit clari...
E qu'èy u gay de béde autour dou cassari,
S'ou prad, oun soy sedud, chibaliès è segnoures

A barreyes dab lous aulhès è las pastoures...
Tout lou temps d'outes cops l'utis que ba serca-u,
E labets, lou clari que yogue coume cau.



XXI

La Musette.



On m'a fait don d'une musette vieille de deux cents ans peut-être, — une musette de berger béarnais, taillée dans le buis résistant — et dorée par les baisers sans nombre du soleil. — Lorsque je joue quelque air sur elle, un prurit de rire saisit les jeunes gens ;

Car elle donne des sons vieillots et grêles, — tel un aïeul dont la voix chevrotte la chanson. — Mais, moi je l'aime infiniment ainsi ; quand je la porte à mes lèvres, — tous ceux que ma musette mit en branle

se groupent autour de moi en longues théories. — Et c'est une joie de voir autour du jeune chêne — sur la prairie où je m'assois, chevaliers et dames —

mêlés aux bergers et aux pastoures. — L'instrument fait surgir tout l'Autrefois — et la musette, alors, joue dans le ton.





Lou Masedayre.



Q u'AYMI plà de l'espia, lou balent yegassè,
Quoan masede u pouri qui renilhe è reguinne.
Sus la yèrbe, dab et, que galope è que pinne,
Lou cabestre atourclad à soun pugnad d'acè.

Adès, hole de rauye aus flingads de la brouste,
La bèstie que hoeyè, que sercabe à gnaca.
Adare, amatigade, aus digts que-s bién serca
Pasteng è, coum l'agnet, deguens la ma que brouste.

Quoandes cops, aus prads berds de l'Idée èy seguid,
Au mey courre, despuch sou-couc dingu'à l'esguit
Dou die, lous pinnets rauyous de la Pensade !

Mes, chètre yegassè n'èy pas soubent lou gay
De la bède, debat la plume masedade,
Pousa-s' sus lou papè coum u tranquile array.



Le Dompteur.



La vue du laborieux éleveur me plaît, — lorsqu'il dompte un poulain qui s'ébroue et qui rue. — Sur l'herbe il court et saute avec lui, — son poing d'acier serrant la longe.

Tout à l'heure, irritée par les cinglées de la branche flexible, — la bête fuyait, ou voulait mordre. — A présent, apaisée, elle vient chercher le fourrage en ses doigts — et, tel un agneau, elle paît dans sa main.

Que de fois, aux prés verts de l'Idée, ai-je, éperdument, suivi, — du crépuscule à la prime aube, — les élans affolés de la Pensée !

Mais, chétif éleveur, j'ai rarement la joie — de la voir, domptée sous ma plume, — se poser sur le papier comme un rais calme de soleil.



XXIII

A la Glòri.



GLÒRI! Hole aus peus d'or, aus oelhs d'or, aus pots d'or,
Que t'èy quilhad u blang auta dessus la coste ;
Qu'èy pres flocs à la prime, à l'estiu, à l'abor,
A l'hibèr, è nad nou pod pas sabé que-m coste.

Qu'èy gahad ue harpe è, 'nta tu, qu'èy cantad
L'hymne qui poudè 'sta de toutes la mey bèrè :
Lou bent nou n'abè pas yamey atau pourtad,
Que n'èy hèyt retreni lous tucs è la ribèrè.

Au me camp, qu'èy coelhud lous mey beroy's gaboulhs :
Ta-us te pourta qu'èy hèyt lou camì sus lous youlhs,
E qu'èy dit ma pregàrye, au sourelh, tèste nude...

Au dessus de tout ço qui you t'èy atrassad,
O Glòri! perqu'ès dounc demourade escounude,
E perqué nou m'as pas oubert lou tou brassad ?



XXIII

A la Gloire.



Gloire ! Folle aux cheveux d'or, aux yeux d'or, aux lèvres d'or, — je t'ai dressé un autel blanc sur la colline ; — J'ai cueilli des fleurs au printemps, à l'été, à l'automne, — à l'hiver, et nul n'en peut savoir le prix.

J'ai pris une harpe et j'ai chanté — l'hymne qui pouvait être le plus merveilleux de tous : — le vent n'avait jamais porté jusqu'alors son égal. — J'ai réveillé l'écho des monts et de la plaine.

J'ai moissonné les plus beaux épis de mon champ : — Pour les porter vers toi, j'ai suivi le chemin à genoux. — J'ai clamé ma prière sous le soleil, tête nue.

Pourquoi donc t'es-tu détournée de toutes mes offrandes, ô Gloire ? — Pourquoi ne m'as-tu pas ouvert tes bras ?



XXIV



Coum d'outes, n'ayes pas, la cragnte de descade,
Hilhe dous lauradous antics qui bas esta
Daune de maysou grane, è sàbies pla pourta
Lou hardèu qui poutè la hemne qui-t' he bade.

Que ta ma n'aye pòu de soulha-s' à tusta
La paste dens la meyt ! Que per tu se bugade
La harde ! E que touns digts, quoa lou heramey bade,
Esparriquen lou milh poutad au tou hauta.

Plante-t', dab fieretat, à l'estrem, la filouse ;
Tech, si cau, lou li gris è trisque la là blouse ;
Dab ourgulh, da la poupe au nèn, quoa n'ayes u :

E que l'hòmi, tournad dou tribalh, la goudale *
Hèyte, béde gauyous, labets, arride en tu
La force de la Race è la Beutat nadale !



XXIV



Ainsi que d'autres, n'aie pas la crainte de déchoir, —
fille des laboureurs antiques qui vas devenir — maî-
tresse de maison puissante, et saches dignement porter
— le fardeau que subit la femme dont tu naquis.

Ne crains pas de salir ta main à pétrir — la pâte
dans la maie ! Lessive ton linge toi-même ! — Et que
tes doigts donnent à la volaille baillant de faim — le
grain que porte ton tablier.

Avec fierté, pique, à ton flanc, la quenouille ! — Tisse,
s'il convient, le lin gris et la laine pure ! — Donne
orgueilleusement le sein à ton enfant, quand tu l'auras !

Et que l'homme, revenu du travail, la *goudale* — faite,
joyeux, voie alors sourire en toi — la force de la Race
et la Beauté native.



XXV

Ço qui bouleri.



QUE bouleri 'sta lou pastou de la mountagne
Qui p'ous soumads arrouschs biu enter terre è cèu,
Tout soul, pla loegn de touts, chense qu'arré me tagne
Que moun troupèt amèche è moun cagnot fidèu.

Qu'en an, aquets perduds caben las houles manes
Qui-n ban, espatacadé, de cap lou clot mourtau,
Carguads dou cascantè de las plagues humanes ?
Quine yoye a dounc l'amne à counsumi-s' atau ?

Lou gay suprême qu'ey, per l'espace tranquile,
P'ou cèu enlusernant oun tourneye l'aguile,
De segui lous sendès dous roumius d'Ideau,

E de poudé, quon l'oelh debare enta la terre,
Nou béde arré que rocs muds, è, sus la cantère,
L'escabot d'oulhes calme au ras dou câ feau.



XXV

Ambition.

-*-

Je voudrais être le pasteur de la montagne — qui, parmi les sommets abrupts, vit entre terre et ciel, — seul, loin de tous, sans que rien m'intéressât hormis mon troupeau docile et mon chien fidèle.

Quel réconfort ont-ils ceux-là qui, parmi les foules stériles, — s'en vont vertigineusement vers la mort et la fosse, — sous le faix impur des plaies humaines ? — Quelle joie a donc l'âme à se consumer ainsi ?

Le bien suprême est de suivre, par l'espace tranquille, — par le ciel lumineux où l'aigle tournoie — le sentier des pèlerins d'Idéal,

et de pouvoir, alors que l'œil redescend vers la terre, — ne rien voir que les rocs muets, et, sur leurs flancs, — le calme troupeau des brebis auprès du chien féal.



XXVI

Crit.



Lou lugrâ qui luquabe à l'hore oun soy badud
Qu'ey lou qui goayte touts lous maynads de la Rèyte.
Que-m' hè ! Pusque lou hat s'ey atau escadud,
Qu'at arcalharèy tout, coum sie, chens estrèyte !

Diu mercés ! Qu'èy lou cô hortemen cabilhad.
Coume lou garrigad prabad à la terre aule
Que sèy, countre lou briu machant, esta-m' quilhad,
E la Misère que pod sède-s' à ma taule.

Mes la gneste flouride au sòu rouye è cascalh
Qu'ey tilhouse. Auta pla, que-m' tiéni coum u galh :
Qu'èy lou cap au sourelh s'èy lous pès à la hangue ! *

La bie oun baudablous goalhards qu'ey drete è blangue ;
E dechan touts lous rée-asserads per l'estrem,
Praube que-m' sèy esta, mes fier tabé, toustem !



XXVI

Cri.



L'étoile qui brillait à l'heure de ma naissance — est l'étoile qui guette tous les fils de la pauvreté. — Que m'importe ? Puisque le sort est tel, — j'accepterai tout sans révolte.

Dieu merci, j'ai le cœur fortement chevillé. — Comme le chêne surgi en un sol maigre — je sais rester debout devant les forces mauvaises, — et la Misère peut s'asseoir à ma table.

Mais le genêt qui fleurit sur le sol rouge et rocailleux — est résistant. Aussi bien je me redresse tel un coq : — mon front joint les soleils si mes pieds sont dans la boue !

La route que je suis avec les forts est droite et blanche ; — Et, laissant à l'écart tous les ployeurs d'échine, — je sais subir la misère, mais, sans fin, je conserve ma fierté !



XXVII

L'Espoèr.



A TRABÈS lous houlets de l'auràdye qui rugle,
Caminan à grans pas, heroutye, dens lou boeyt,
L'hòmi qu'en ba, lou cap bachad, traucan la noeyt,
Estreyteyan à cade eslambreg qui l'enbugle.

Enbaranid è flac, que bouleré 'stanga-s'.
La bentorle, autour d'et, mey arrauyouse qu'ugle,
Lou perigle, p'ou soum, en rampèu que bourrugle,
E que-s' trobe perdud caben l'eschalagas.

Mes, la brume, au cap-ouan, que s'ey escarcalhade,
U 'slambreg que y a hèyt ue grane talhade,
E, dens lou blu dou cèu qui s'ey drin amuchad,

Lou biatyadou qu'a bist lusi — clarou beroye —
L'estele de l'espoèr coum u lugra de yoye.
E, hardid, deguens la tempèste qu'a marchad !



XXVII

L'Espoir.

—*—

Sous le déchainement de l'orage qui gronde, —
farouche, cheminant à grands pas dans l'inconnu, —
l'homme va, tête baissée, perçant la nuit, — ce pendant
que chaque éclair l'aveugle et le secoue d'un frisson.

Affolé, atterré, il voudrait arrêter sa marche. — A
l'ouragan qui hurle plus furieux autour de lui, — le
tonnerre répond coup pour coup par les airs, — et
l'homme se sent perdu dans l'épouvantement.

Mais voici qu'à l'occident l'éclair a déchiré un large
pan de brume — et qu'en le bleu du ciel aperçu,

le voyageur a vu scintiller — clarté merveilleuse —
l'étoile d'espoir comme un flambeau de joie. — Lors,
enhardi, dans la tempête il a marché !



XXVIII

A la mie Agulhe.



DE ta punte ahièlade acasse la nacère,
Moun agulhe balente ! Acatade aus mes digts
Trauque, hoey, bole, anem ! coumpagne de misère,
En ma bousse menine atrasse lous ardidts !

Tan qui-t' pousquiey sarra, nou m'esbàryen pas hère
Lous camis grabassuds en trebucs prebedids :
Mes, si-t' calè decha, si yamey lou cas ère,
Que-t' passari 'ngouè boune aus mes maynads hardids.

E que-t' gabidari, si nou-t' poudi pas tiène,
Punte en daban, toustem, traucan de cap l'abiène
Lou sendè dou tribalh benadit dou boun-Diu.

Ma boune agulhe, qu'ès horte coum ue espase,
Autan tilhouse qu'ue eslauye de sabiu
E, coum lou sou, d'arrays qu'enlugreyes ma case !



XXVIII

A mon Aiguille.



Chasse la pauvreté de ta pointe aiguë, ô mon aiguille laborieuse ! — Attachée à mes doigts, perce, cours, vole ! Compagne de misère, amasse l'argent dans ma bourse maigre !

Aussi longtemps que je te pourrai saisir, — les chemins boueux et riches de traverses ne m'épouvantent guère ; — mais si, par cas, il me fallait t'abandonner, — je te remettrais, bonne aiguille, à mes enfants hardis.

Et, dans mon impuissance à te tenir, je te guiderais, — pointe en avant toujours, piquant vers l'avenir — le sentier du travail béni de Dieu.

Ma bonne aiguille, tu es forte comme une épée, — aussi souple qu'une pousse de saule, — et, comme le soleil, tu illumines ma maison de rayons.



XXIX

Yumpayre.



BEROYS nèns droumit, atau, coste à coste,
Cluquat lous oelhous en canta dab you
E, biste, partit au pèys de gauyou :
La terre dou Rèbe hurous qu'ey la boste.

La yoye qu'ey braque, amigs, aci bach :
Cabèn lous sendès de la bite abare ;
Mesclad au plasé lou helè debare ;
Près dou roussignou coaque lou courbach.

Ninette, ninou ! droum nenè, droum choye !
La lue deya que tire lou corn,
E per lous bruchous droum la mouraloye.....

Besiads, aninat-be : aqui qu'ey la yoye !
Permou lou Soumelh, pay dous souneys d'or
Soul que hè trouba la bite beroye !...



XXIX

Berceuse.



Jolis mignons, dormez ainsi côte à côte, — fermez vos petits yeux en joignant votre chanson à la mienne, — et, vite, essorez-vous vers le pays du bleu : — La patrie du Rêve heureux est votre patrie.

Amis, la joie est brève ici-bas. — Par les sentiers de la vie marâtre, — l'amertume s'épand et se mêle à la douceur du miel ; — le corbeau croasse auprès du rossignol.

Ninette, ninon ! dormez l'enfançon, dormez la chérie. — Déjà la lune montre sa corne — et la fauvette dort dans l'obscurité du buisson.

Blottissez-vous au nid, les aimés ! Dormir est la seule joie, — car le Sommeil, père des songes dorés, — fait seul voir la vie belle !...



XXX

x^x
x x

Lou me libe acabad, au segure, lectou,
L Que-t' demandes: « Qu'ey dounc a queste melagagne?
Si nou-m' troumpi, bèt drin que barie l'autou,
A mench que n'aye hèyt, açi, quauque margagne. »

Escoute : En u casau qu'a de toute plantagne
E nade eslou n'a pas la mediche sentou ;
S'ou grà de l'arrasim soubent qu'as ue aragne,
E pariè nou s'escad pas tout cop l'escautou. *

Puch, — apère aquero peguesse ou malaudie, —
L'artiste qu'ey luèg è cambiant coum lou bent :
Ço qui la bèlhe a hèyt qu'at deshè l'endedie ;

Que s'en arrid, que cante è que ploure soubent,
Que sustien, que denegue, au grat dou hat qui-u pousse....
Quin boulès dounc, labets, que moun libe qu'estousse ?



XXX

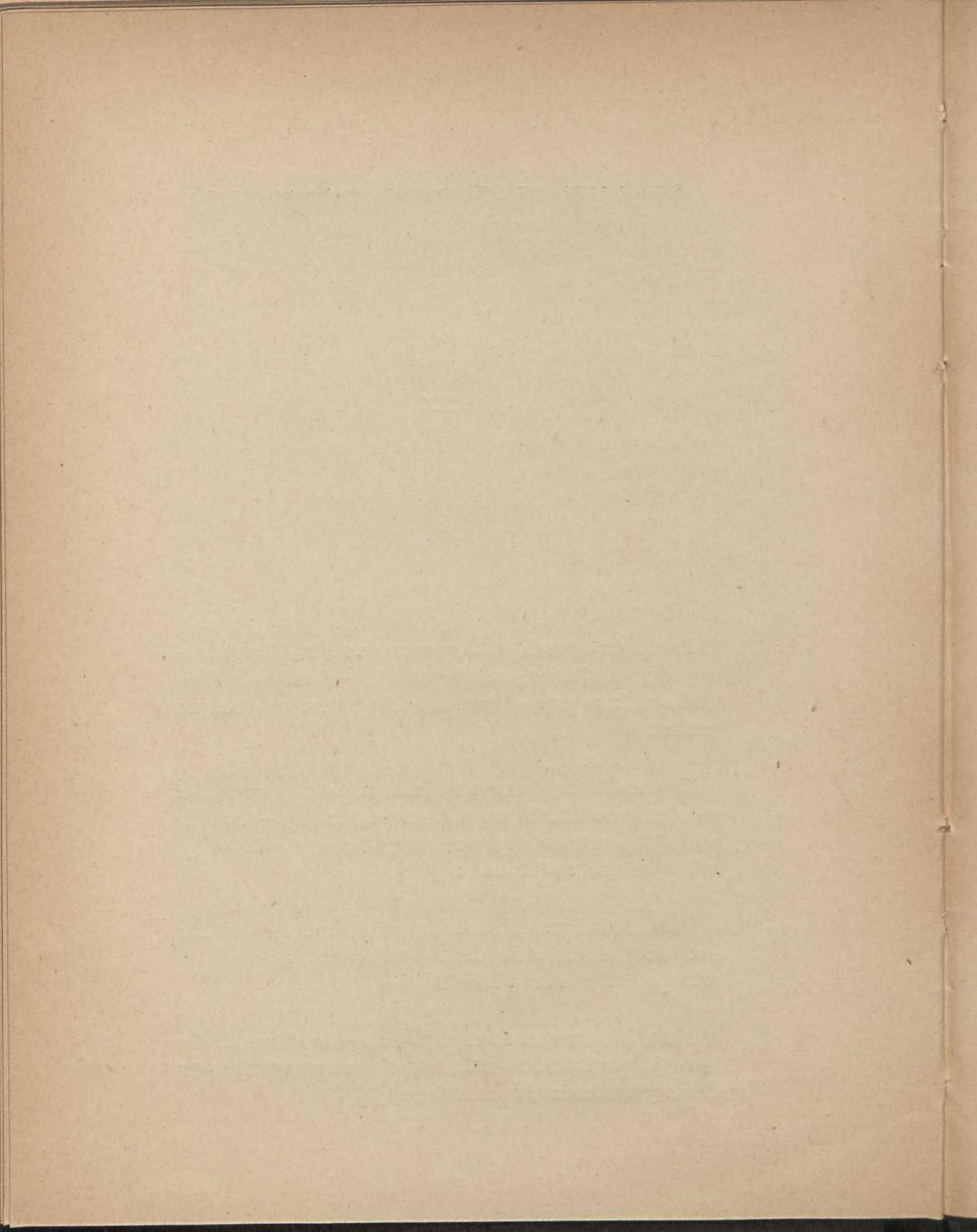
x^x
x x

Mon livre achevé, certainement, lecteur, — tu t'interroges : « Qu'est ce salmigondis ? — Sauf erreur, le poète extravague, — à moins qu'il n'ait ici jeté quelque malice. »

Ecoute ! Il est de nombreuses cultures en un jardin — et chaque fleur a son parfum particulier ; — le grain du raisin porte souvent une araignée ; — et « *l'escantou* » n'est pas chaque fois cuit à point.

Puis, dénomme cela ineptie ou névrose, — l'artiste est lunatique et changeant — tel le vent : demain il détruira ce qu'il créa la veille ;

Il rit, il chante, souvent il pleure, — il affirme, il nie sous la poussée du sort..... — Comment voudrais-tu donc qu'en tel cas fut mon livre ?



NOTES



III* — *Castagnole*, *Haubi*, noms de vaches, en Béarn. D'ordinaire, c'est la couleur de la robe qui indique le nom à donner à la bête. *Castagnole*, châtain foncé ; *Haubi*, gris isabelle.

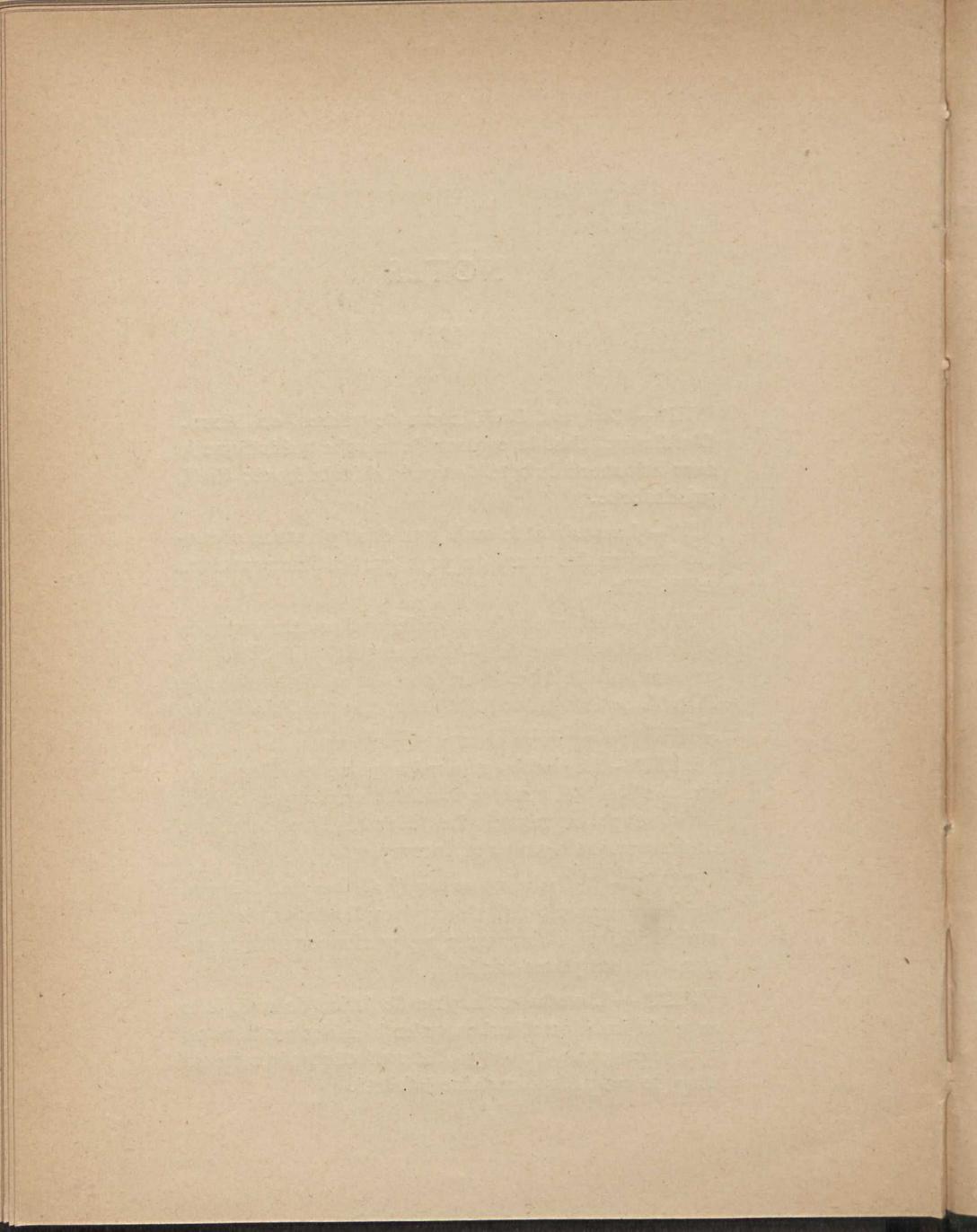
X* — Le *rousiat* et le *croubi* sont deux plants de vignoble dont on tire le crû du pays, particulièrement dans le Vic-Bilh.

XIV* — *Andor* est la capitale antique du pays de Bigorre. Le village de St-Lézer est bâti près de la cité aujourd'hui détruite. Voir, à ce sujet, l'ouvrage de MM. X. de Cardaillac et N. Rosapelly (*La Cité de Bigorre*, Champion, éditeur, Paris. Un vol. 6 fr.).

XXIV* — La *goudale* est le mélange de bouillon et de vin que l'on boit à même l'assiette après que le pain de la soupe est mangé. Les béarnais la prisent fort, et un repas sans *goudale* est incomplet.

XXVI* — *Qu'èy lou cap au sourelh s'èy lous pès à la hangue*. Ce beau vers est tiré de la pièce *Troubadous*, de mon ami l'Artè, qui a bien voulu me pardonner cette incurSION dans ses plates-bandes.

XXX* — L'*escautou* est la pâte de farine de maïs faite avec du bouillon d'herbes, qu'en bien des contrées on mange en guise de soupe. Sa confection nécessite un coup de main d'une certaine habileté.



ENDIC

<i>Lettro-Prefâci</i>	I
<i>Aus mes Maynads</i>	II
<i>Brinde</i>	III
<i>A l'esquit dou die</i>	IV
<i>La Guitare</i>	V
<i>Bouhémis</i>	VI
<i>Plouye d'Abriu</i>	VII
<i>En Casse</i>	VIII
<i>Arrays darrès</i>	IX
<i>Abor</i>	X
<i>Bregnes hèyles</i>	XI
<i>La Tèlaraque</i>	XII
<i>A la Nœyt</i>	XIII
<i>Terre !</i>	XIV
<i>Andor</i>	XV
<i>Lous Hoeylius</i>	XVI
<i>La Mar</i>	XVII
<i>Herou</i>	XVIII
<i>Pregàrye</i>	XIX
<i>Mourt Reyau</i>	XX
<i>En Cami</i>	XXI
<i>Lou Clari</i>	XXII
<i>Lou Masedayre</i>	XXIII
<i>A la Glòri</i>	XXIV
<i>Coum d'autes</i>	

<i>Ço qui bouleri</i>	XXV
<i>Crit</i>	XXVI
<i>L'espoèr</i>	XXVII
<i>A la mie Agulhe</i>	XXVIII
<i>Yumpayre</i>	XXIX
<i>Lou me libe acabad</i>	XXX
<i>Notes</i> .	

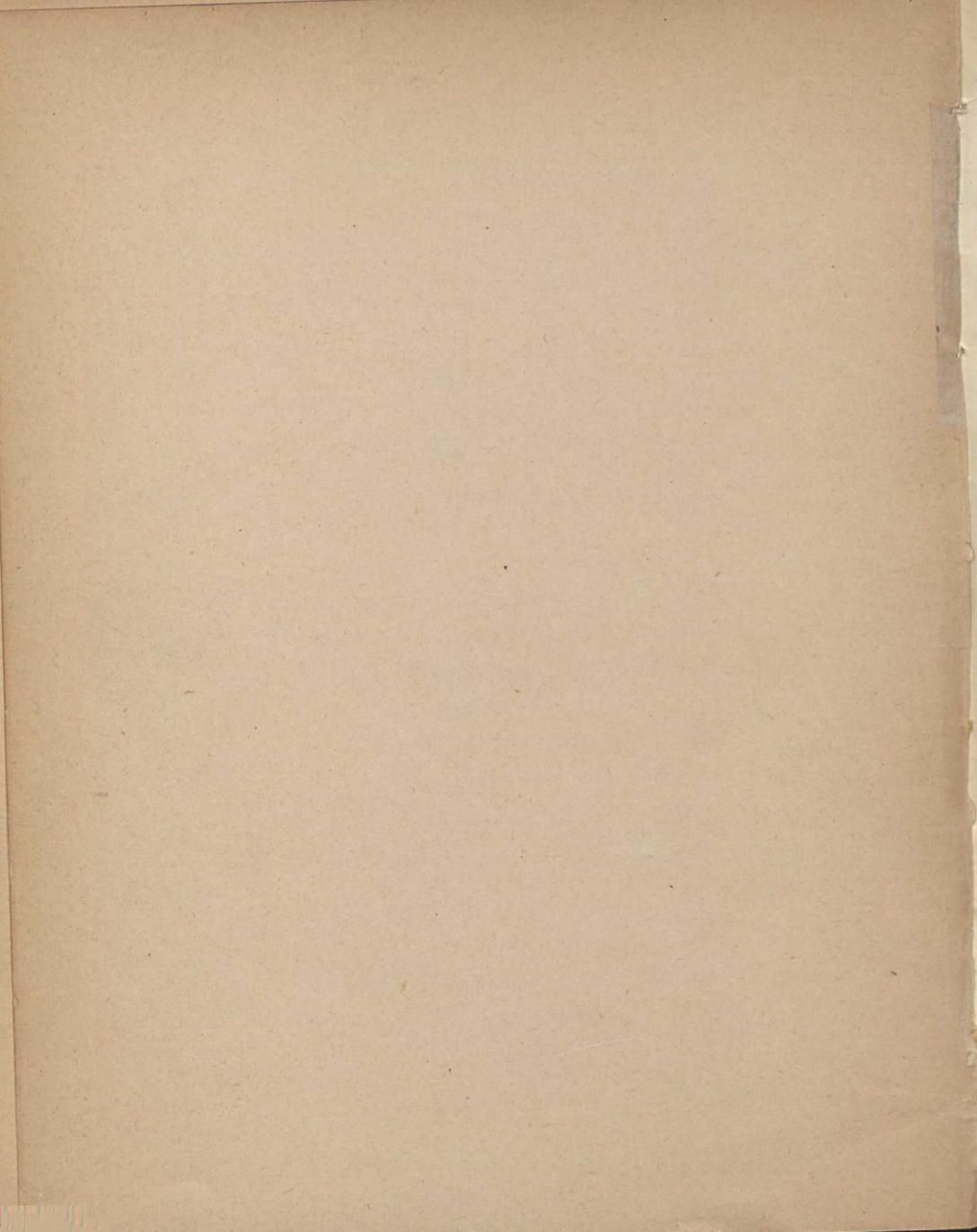


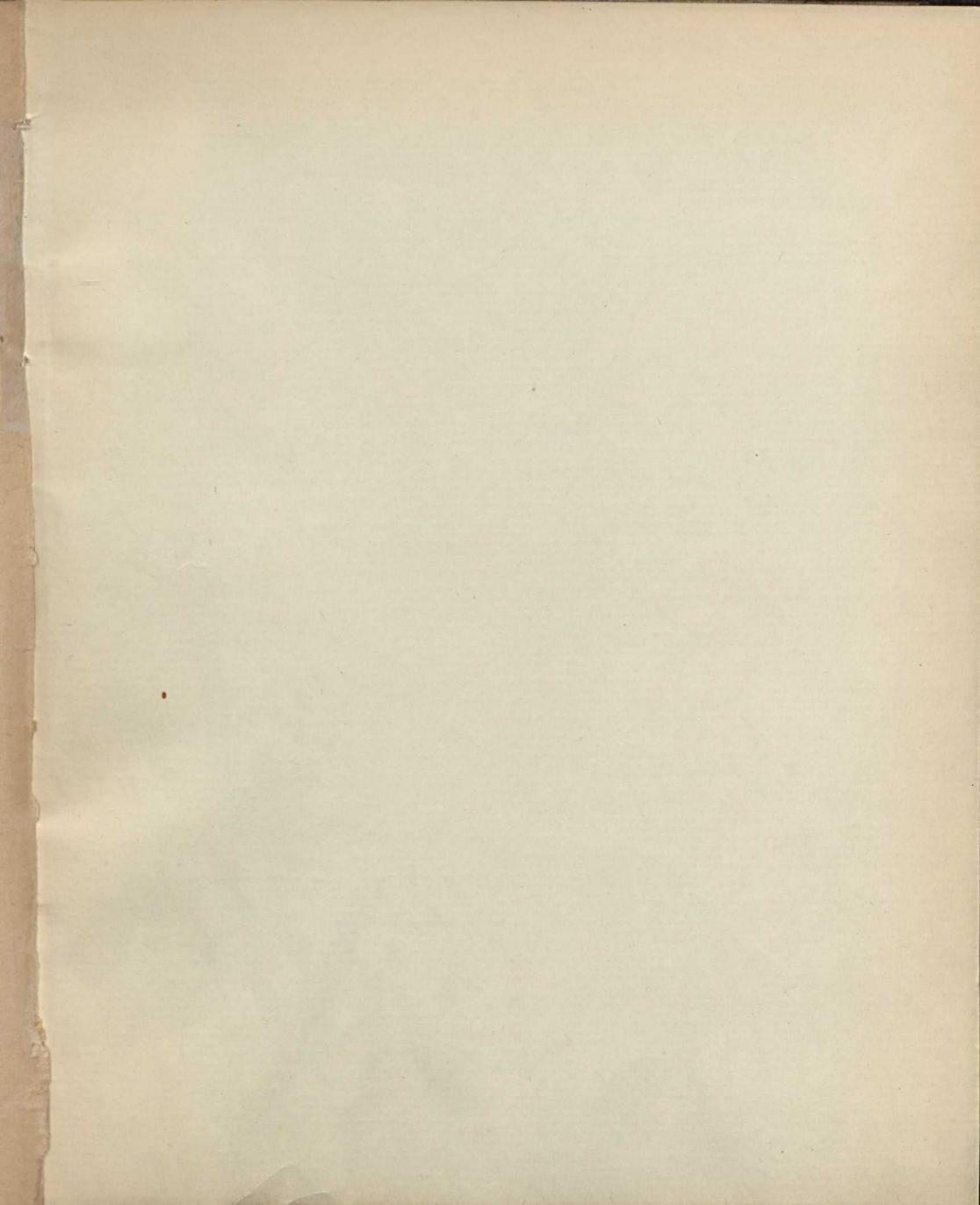
ERRATA

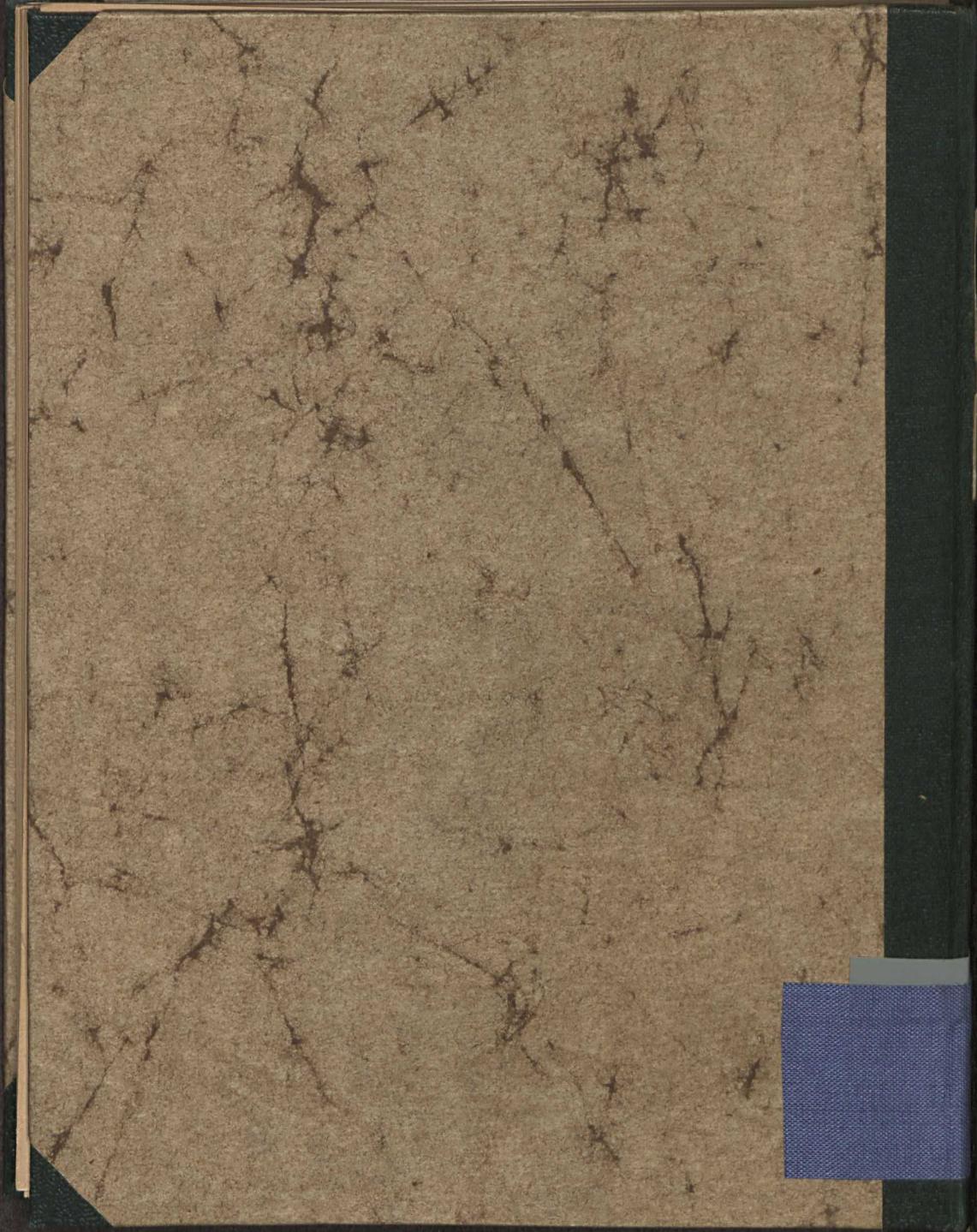
- I. — 12^e vers, lire : *hoeg* et non *boec*.
- II. — Traduction, dernière ligne, lire : *guerre* et non *geurre*.
- IV. — Traduction, 8^e ligne, lire : *Les chansons se sont dispersées dans le vent ainsi que toutes choses*.
- VI. — 10^e vers, lire : *De mas larmes* et non *De mes larmes*.
- VIII. — 7^e et 12^e vers, lire : *p'ou* et non *pou* ; 13^e vers, lire : *pod* et non *pot*.



*Aqueste libe
qu'ey estad acabad d'emprima,
à Pau,
en ço de Mèste Lescher-Moutoué,
lou darrè die de Yulhet
de l'an de Diu mile-nau-cents-dus
enta Simin Palay,
Talbur,
de Casteide-Doat, en Biarn.*







www.books2ebooks.eu